

Les attributs du sujet

Françoise Rey



FRANÇOISE REY

Les attributs du sujet
ou
Les couilles de Piotr

Roman

COLLECTION



TABOU ÉDITIONS
91490 MILLY-LA-FORÊT, FRANCE

© 2016 Tabou Éditions, tous droits réservés.

Première édition

1.2500.MP.11/16

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)
Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.
La diffusion sur internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.

Imprimé en UE par MultiPrint, France

Dépôt légal : 4^e trimestre 2016

ISBN édition papier : 978-2-36326-051-2

ISBN édition numérique (PDF) : 978-2-36326-652-1

ISBN édition numérique (Epub) : 978-2-36326-653-8

Rue de Lourmel.

Souvenirs télescopiques et télescopés.

Mon bureau, au Bois d'Oingt. Mai 2013.

Bien sûr le signe promis n'est pas advenu. Bien sûr je ne l'attendais pas. Ni ne l'espérais. Encore que...

Je n'attendais pas non plus notre rencontre, et j'espérais encore moins. Je traînais dans votre quartier pour des raisons de logistique, géographique et chronologique : devant me trouver à 8 heures précises le lendemain dans les studios de France Musique, il me fallait repérer les lieux, l'arrêt du bus qui m'y mènerait et le temps que cela me prendrait pour m'y rendre depuis mon hôtel. Je venais de penser à vous. Et même assez longuement. Je venais aussi de parler de vous. À Suzanne, ma belle découverte parisienne d'il y a déjà quelque temps, trois ans peut-être, peut-être plus, je n'ai guère la notion des dates anniversaires, bref, depuis Suzanne m'est, entre autres, un précieux cicérone dans la capitale. Ce jour-là, comme chaque fois, c'est elle qui avait dit : « On fait ça, on va là, cette

ligne me paraît bien, on oublie celle-là, trop compliquée... » et moi, béate, je me laissais conduire, me fiant à son expérience de citadine, à son amour avisé de sa ville et à son instinct sûr des directions. On était dans le 15^e, et j'ai vu la plaque « Rue de Lourmel ». Alors j'ai regardé plus attentivement les magasins, les cafés, leurs terrasses, les gens, les arbres et les chiens qui s'y attardaient. L'air était gai, vibrant d'une petite chanson en sourdine, un soleil acide peignait les façades d'un jaune citron pétillant, le vent nous décoiffait, Suzanne remontait son col, j'étais heureuse de ma liberté, de l'après-midi qui commençait avec elle, et de cette réminiscence soudaine, à peine attendrie, suave comme un parfum ressurgi d'une époque oubliée :

« Rue de Lourmel ! Ça me rappelle quelque chose, et quelqu'un. Le type à qui j'ai eu affaire chez l'Alma Mater. Mon... comment on appelle ça ? Directeur de publication, lecteur-découvreur-inventeur, trait d'union avec le saint des saints ? Enfin, incernable dans son rôle comme dans sa personnalité. Gentil. Des fois trop pour être honnête. Il habitait là, rue de Lourmel. Je m'en souviens parce qu'il m'avait demandé de lui adresser mes manuscrits chez lui, et pas à la maison d'édition. Rien que ça, déjà, je le trouvais louche. Il disait que c'était pour gagner du temps, parce qu'il n'était pas toujours à son bureau. Gagner du temps, de la part de quelqu'un qui pouvait rester des semaines, des mois sans se manifester... Et cette rue de Lourmel, Suzanne, voilà qu'un jour je m'y retrouve, par les hasards d'une mission médiatique ou éditoriale, que sais-je ? Où avais-je les yeux, ce jour-là, et dans quel état, l'âme ? L'endroit ne m'a pas plu et je l'ai dit à ce gars,

connement : « Je suis passée rue de Lourmel, c'est un quartier mort, non ? ». Il a eu, légitimement d'ailleurs, je m'en rends compte à présent, une réaction de surprise offusquée et presque triste, une protestation bafouillante que n'expliquait pas sa seule indignation, son élocution était toujours marquée de ces trébuchements syncopés qui l'empêchaient de mener à bien ses phrases, mais là, pour le coup, je sentais que je le déstabilisais, je blessais en lui la tendresse de son arrondissement, et peut-être aussi la simple estime qu'il avait de moi, il devait penser : « Un quartier mort, le 15^e, qu'est-ce qu'elle me raconte la provinciale ? Et qu'est-ce qu'il lui faut ? ». Il est resté sobre cependant : « Mais non, mais pas du tout, mais... mais... très vivant au contraire ! » et diable, bien sûr, il avait raison. Il a ajouté que, profitant de l'aubaine, j'aurais pu lui faire signe, et tout bonnement frapper chez lui pour une petite visite amicale, et un petit verre, pourquoi pas ?

Pourquoi pas ?!!! Mais parce que jamais ce type-là n'avait eu l'intention ni l'envie de me consacrer plus des quelques minutes qui suffisaient en général à nos échanges. Parce que sa vie, son temps, ses préoccupations n'offraient aucune place pour moi, hormis celle qu'il m'avait accordée en m'introduisant, et je t'expliquerai comment, dans la grande cathédrale de l'édition que représente l'AM. À part sa lecture de mes manuscrits, leur présentation et défense en haut lieu et quelques brèves rencontres nécessaires à la préparation de leur parution, je t'affirme, ma belle Suzanne, qu'il ne m'avait jamais accordé de moment personnel, et qu'il n'en avait jamais eu le projet, jamais vu l'intérêt, jamais envisagé la simple possibilité. Alors l'entendre

regretter que je ne me sois pas payé le culot d'aller sonner à sa porte aurait pu m'outrer davantage qu'il ne l'était de me voir dénigrer l'ambiance de sa rue. Pourtant, aujourd'hui, j'ai encore le remords de ma remarque idiote et je le constate de mes yeux, totalement injuste, qu'est-ce qui m'avait pris, un, de trouver l'endroit désagréable, deux, de le lui dire ? Tu vois, Suze, c'est bizarre, j'ai des raisons d'en vouloir à ce type, et pourtant c'est à moi que j'en veux encore de ma réflexion qui était au demeurant plus idiote que méchante, disons en tout cas très étourdie, très désinvolte... »

Je lâche tout ça à Suzanne, en riant quand même, malgré ce petit malaise de conscience tardif. Elle, qui s'intéresse, me demande :

— Quelles raisons ? Pourquoi tu pourrais lui en vouloir ?

J'ouvre la bouche pour répondre, ou peut-être éluder, parce que le moment est bon et que je n'ai pas envie de l'abîmer en me souvenant vraiment, en rassemblant mes rancunes au demeurant assez discrètes, et soudain je vois un homme traverser la rue, la rue de Lourmel, venir à moi les bras tendus, les yeux pleins de lumière, et son visage tout entier respandit aussi d'un large sourire. Comme il a l'air heureux de me voir, si authentiquement heureux ! Cet homme, c'est vous, Piotr, qui m'abordez avec un naturel joyeux auquel je réponds par une joie semblable et non-feinte ! Le plaisir que j'éprouve à vous retrouver là, à vous embrasser, à vous écouter bafouiller votre surprise gaie, mitrailler vos questions dont vous

n'écoutez pas les réponses jusqu'au bout, comme avant, et vos exclamations flatteuses qui me chamboulent agréablement, ce plaisir résonne encore en moi aujourd'hui, un mois après. Un mois sans nouvelle de vous, c'était couru malgré votre promesse « Je te fais un signe, d'accord ? », un mois à repenser à cette petite aventure, cette rencontre drôle, cet instant de soleil supplémentaire dans la belle journée à Paris, un mois à la revoir et à la disséquer. Ce fut un bonheur futile mais vrai, une minute de grâce comparable à l'apparition du couchant rose quand on ne pensait pas à regarder le ciel, à la trouvaille d'un billet par terre qui vous illumine alors que vous n'en aviez pas besoin, à une rasade de vin frais bu sans réelle soif mais combien savouré, au compliment inattendu d'un inconnu qui passe... Et de compliments vous n'avez jamais été avare, encore ce jour-là, rue de Lourmel, vous m'avez dit avec l'emphase nécessaire : « Tu es superbe ! » et vous savez quoi, je n'ai même pas tiqué de ce tutoiement soudain et jamais advenu du temps de notre collaboration, et je vous ai cru ! C'est pour ça que dans le fond je ne peux pas vous en vouloir, Piotr, et qu'à ma façon, je vous aime. Vous me donnez, vous m'avez toujours donné, envie de vous croire, et parfois, il fallait que j'eusse cette envie bien chevillée au cœur, parce que vous ne fûtes que rarement vraiment crédible. Et moi, le croirez-vous à votre tour, je vous ai trouvé superbe aussi, à cet instant, fleuri d'une pétulance ingénue, animé d'un babillage presque authentiquement naïf :

— Mais pourquoi jamais de nouvelle ? Rien, le silence, depuis... depuis... Tu sais que je te lis toujours ?...

J'ai trouvé une franche indignation pour éclater de rire, et protester :

— Mais le silence, c'est vous ! Des années sans rien ! J'attends encore une réponse pour mon dernier manuscrit, ça doit faire maintenant... (toujours cette foutue incapacité à dater quoi que ce soit)... 4 ou 5 ans !

— Tu fous la trouille à Rocco !

J'ai bien évidemment souligné l'assertion d'un nouvel éclat de rire.

— Encore cette histoire ! C'est un mythe !

C'est à ce moment que vous m'avez dit :

— Envoie-moi un manuscrit ! Hein ? Tu le fais ? Tu m'en envoies un ?

Vous retraversiez déjà la rue pour vous éloigner à l'instant où vous proposiez le rapprochement, vous tout craché. Ma moue gentiment scandalisée ne vous a pas ulcéré, vous avez ajouté, le menton sur l'épaule et tout le reste de votre corps mince définitivement tourné vers l'ailleurs que requéraient comme toujours vos temps et attention :

— Je te fais un signe, d'accord ? Un signe ! Promis !

À quoi j'ai répondu :

— Si je reçois le signe, j'envoie le manuscrit. Seulement si je le reçois !

Tu vois, belle Suzanne qui m'écoutais au bout du fil ce matin, que j'avais raison dans ma perplexité. De signe de sa part, point. J'écris pourtant ce qui pourrait s'apparenter au début d'un manuscrit, mais que je n'enverrai pas, pas tout de suite, pas à lui en tout cas, le parjure, le traître... Mon Dieu ! Ce sont des mots tellement forts pour dire tellement peu, rien, au demeurant, c'est ce qu'il avait l'air de penser, ce Piotr surgit dans la rue de Lourmel et qui me regardait comme si je revenais du royaume des ombres. Rien ! Pourquoi, Françoise, avoir disparu, pourquoi, comment ? Disparu du territoire sacré, quoi ! Oui, certes, continué d'exister chez d'autres, je le sais puisque je te lis... Que vous dites, cher Piotr. Avez-vous lu, feuilleté, entendu évoquer « Les avatars de Monsieur Pierre » ? Avez-vous une seule seconde été tenté de penser qu'il pouvait s'agir de vous ? M'avez-vous fait l'immense honneur, vous apercevant qu'il était question d'un tout autre Pierre que vous, d'être déçu, ou même soulagé ? Parce que j'aurais pu écrire aussi à propos de vos avatars personnels.

— Ha ! Bon ? Et quoi ?

— Rien ! Je le répète, trois fois rien !...

Le Piotr recruteur, premier chapitre.

Recruteur, décideur.

— Allô, Françoise Rey ? On a bien reçu votre manuscrit du CHÂTEAU DES FEMMES. Les dessins ne nous intéressent pas, en revanche le texte, beaucoup.

À quoi je répondis que le texte ne se pourrait séparer des dessins et que je ne saurais envisager de laisser choir mon coéquipier, le dessinateur. Que j'avais un contrat, fût-il moral, avec lui. Vous eûtes l'air de comprendre ce scrupule.

— Alors si vous nous faisiez un texte rien que pour nous ? Vous avez même peut-être déjà un manuscrit que vous pourriez nous soumettre ?

Je vous racontai une histoire que je mûrissais depuis quelque temps déjà, un beau projet de roman qu'effectivement je pourrais écrire pour l'AM.

— Mais quoi, pas une ligne ? Ça va être dur de présenter la chose au comité de lecture !

Cependant vous me fîtes narrer mon scénario une seconde fois, prîtes des notes, le portâtes et défendîtes avec, j'en suis sûre, conviction et brio, et m'obtîntes un contrat. Vous me téléphonâtes la bonne nouvelle, tout fier et humble à la fois, de votre réussite.

— J'ai fait ce que j'ai pu vraiment, j'ai raconté votre histoire du mieux possible, j'espère que je ne vous ai pas trahie...

Sans doute vous espériez encore plus fort que JE ne vous trahirais pas, que je livrerais le manuscrit conformément à la présentation que vous en aviez faite, et que je ne me reposerais pas sur un à-valoir obtenu « en blind », ce qui, vous me l'aviez fait comprendre, était une marque de confiance assez extraordinaire de la

part d'un groupe réputé pour son exigence. Vous aviez eu, pour l'occasion, cher Piotr, ce qu'il est convenu d'appeler des couilles. Voilà, premier portrait, le décideur hardi, orgueilleux de sa mission et modeste aussi. Mais d'une modestie élégante, vous comprenez ? Une modestie qui vous adoube et vous place au rang des chevaliers de la chose écrite, des beaux défenseurs d'une édition de qualité, noble et audacieuse. Chevalier doublé d'un orateur convaincant. (J'imagine)

**Deuxième chapitre, deuxième portrait.
Tout le contraire.**

— Le contraire ? Mais quoi ? Qu'est-ce que vous me reprochez ?

— Rien, encore une fois, rien de rien. Deuxième portrait, donc, le Piotr pleutre, effacé volontairement derrière sa hiérarchie, comme si la responsabilité de seul me connaître et apprécier vous pesait, volontiers menteur par paresse diplomatique, méprisant aussi de son auditeur, en l'occurrence son auditrice.

Rien quand vous m'annonciez l'intérêt de Rocco, sa curiosité, son désir de me rencontrer. Quand vous me disiez : « Lors de votre prochain passage chez nous, prenez rendez-vous avec lui. Il vous attend, vous guette, vous espère... »

Il me souvient avoir écrit une lettre à Rocco. Pourquoi ? Laquelle ? La mémoire me manque. Mais je sais qu'il y a répondu, fort civilement et plaisamment. Il me souvient aussi que le fameux rendez-vous fut un nombre impressionnant de fois différé. Pour l'une, j'étais dans vos locaux pour un service de presse,

et vous m'avez dit : « Rocco est navré, il n'a vraiment pas le temps ! ». Pour l'autre vous m'aviez recommandé de téléphoner à sa secrétaire en arrivant à Paris pour me faire confirmer l'entrevue, et je me revois dans la file d'attente de mon taxi, très dubitative et humiliée parce que ladite secrétaire venait de me recevoir brutalement au bout du fil : « Comment ça ? Aujourd'hui ? Impossible ! Vraiment pas le temps ! »

Vos explications étaient toujours les mêmes : « Rocco a peur de vous ! » Vous vous foutiez de moi, Piotr ? Qui avait peur de qui ? Pourquoi d'ailleurs fallait-il que quelqu'un ait peur ? Au cours de mes quelque 26 ans de contacts avec le monde éditorial et d'expériences de toutes sortes avec les éditeurs, je peux vous affirmer que j'ai gardé de votre boîte le souvenir le plus perplexe et mitigé, et comme c'est vous qui pour moi la représentiez dans tous les sens du terme, vous voyez à quel point ce « mitigé » implique le catalogue de vos avatars.

Au nombre de vos lâchetés, cette défense quand je m'étonnais d'avoir suscité votre enthousiasme de lecteur pour, par la suite, me voir refuser des manuscrits : « Vous savez, je ne suis que le spadassin de Rocco ! » Sous-entendu : je n'ai aucun pouvoir. Confession déstabilisante de la part de quelqu'un qui m'avait introduite dans le sanctuaire sur la foi d'un vague scénario déroulé au téléphone.

Alors, Piotr, quoi ? Assujetti à des directives contradictoires ? À des intérêts économiques plus forts que l'amour des textes ? (Ça, je peux le comprendre, l'édition est un business, la belle découverte !) Investi dans une autre mission d'accompagnement plus ju-teuse ? Sommé de prendre vos distances avec moi qui

avais refusé de signer l'exclusivité de l'AM pour mes productions ? Du chevalier au spadassin ! Le fossé interroge.

Je n'ai jamais su à quel moment j'étais tombée en disgrâce, si tant est qu'on puisse considérer qu'un jour j'eusse pu avoir été en grâce. Et vous ne me l'avez jamais dit. Pourquoi ? Et si c'était vous, Piotr, qui aviez peur de moi ?

On débouche sur un vrai mystère, plus intrigant pour moi que celui d'un Rocco fantôme qui sert de prétexte à tout et n'importe quoi. Le mystère de votre vie, de votre personne, de vos réelles fonctions, de votre importance, de votre liberté, de votre profil. Et, pour ce mystère, comment avant ce jour n'ai-je pas été tentée de vous ériger au rang de muse ? Voilà qu'émerge l'essentiel de votre être, la contradiction. Celle qui vous habitait, celle que vous m'inspirez : aujourd'hui, je serais presque intarissable à votre sujet, et naguère – on peut même dire jadis – vous me parûtes parfois si transparent ! Ne vous vexez pas, je pense que cette transparence était délibérée, elle vous arrangeait. Vous cultiviez le retrait, l'abstraction. L'absence. Pour réapparaître quand on ne s'y attendait plus.

**Troisième portrait, le Piotr courant d'air.
Aussi volatil, aussi inconsistant.**

Je vous appelle à l'AM. Vous venez de partir. À l'instant. Ou vous n'êtes pas au bureau le mardi, jamais. J'appelle le mercredi. Vous avez une réunion, vous hantez un couloir, vous n'allez pas tarder à revenir... Quand ? Comment ? D'où ? Non, c'est pire, vous

êtes à l'étranger, pour quelques semaines. Vacances ? Oui, quelquefois, bien sûr, vous y avez droit. Ou en mission. Accompagnant un auteur fragile dans les corrections de son manuscrit. Ça donne envie d'être un auteur fragile...

Je parviens à vous joindre enfin chez vous. Mon Dieu ! C'est bête, navré ! Vous n'avez pas le temps ! Pourtant vous pensiez à moi, depuis... Sur le point de m'appeler justement, mais pas là, vraiment pas tout de suite, parce que... Mais vous me rappelez très vite, promis, demain au plus tard, sûr, certain, juré ! Vous ne rappelez pas.

Pourtant moi qui ne suis pas un auteur fragile, on ne peut pas me classer au rang des harceleuses. J'ai parfois seulement besoin d'une réponse, alors oui ou non pour ce dernier manuscrit ? C'est toujours compliqué, vous bredouillez, embrouillez des excuses qui impliquent de vagues tiers que je ne connaîtrai jamais, y compris ce spectral Rocco, mais aussi des « Ils », des « On », ça se passe « là-haut », en des cintres qui m'échappent, j'ai l'impression que vous me répercutiez seulement des rumeurs, des impressions, de fumeuses hésitations, des ergotements sans queue ni tête, des arguments loufoques, des ressentis qui s'apparentent plus à la prémonition qu'au message, je reste dans une frustration agacée, un doute que vous entretenez à coups de « Je n'ai pas dit mon dernier mot (Avez-vous dit le premier ?), rien n'est encore décidé, je vous rappelle... »

Nous revoilà presque au portrait deux, le pusillanime, en tout cas complètement à l'opposé de l'orateur pressenti au début de notre... association, quand de vos termes, de votre récit, vous aviez su convaincre un

auditoire pointilleux de l'intérêt de mon embryon de roman. On entre dans le chapitre du Piotr sans mot, et pire, sans parole. Quand vos bredouillis ne délivrent que des semblants de messages, des vérités déguisées, des mensonges sans fondement, des sons sans sens. Et des promesses non-tenues.

La première bizarrerie manifeste de vos circonvolutions oratoires, je m'en souviens à présent, a été à mes yeux – à mes oreilles puisque je n'avais encore rencontré personne de votre maison, et encore aujourd'hui, je m'étonne d'avoir rencontré si peu de monde après avoir édité chez vous trois livres et proposé quatre autres manuscrits – à l'occasion du premier de ces textes dont vous aviez sollicité puis d'emblée aimé et présenté l'histoire et que j'avais intitulé : « Pour décrocher l'étoile ». Le titre n'avait pas fait mouche parmi votre équipe, et vous m'avez annoncé qu'on en changerait probablement. Vous ne me connaissiez pas, et vous vous attendiez peut-être à ce que je me roule par terre de rage ou de dépit, ventousée à mon titre comme à une sainte parole d'évangile. J'ai seulement témoigné une curiosité que vous avez dû prendre pour de la contestation, j'ai demandé : « Pourquoi ? ». Vous auriez pu, vous auriez dû me répondre : « Ce n'est pas un bon titre, pas accrocheur (Hi ! Hi !), pas vendeur, pas assez sexe, pas assez hot, trop mièvre » que sais-je ?... Ou peut-être que le trouveur ou la trouveuse, l'inventeur ou l'inventrice de titre voulait toucher sa com sur le produit, ça s'est vu, et vous ne pouviez pas le ou la priver de son job... Au lieu de m'expliquer clairement les choses, clairement et brutalement, vous vous êtes lancé dans

les méandres filandreux d'une psychanalyse à deux balles, en insinuant que Rocco, encore, toujours le Rocco-prétexte, la panacée à toutes les éventuelles complications des dialogues et négociations éditeur-auteur, était juif, et que l'« étoile », l'étoile à décrocher, lui rappelait de... comment avez-vous dit, bredouillé, ânonné ? De sales trucs ? De mauvais souvenirs ? Des choses pénibles ? Enfin, je ne sais plus l'exacte teneur de vos termes, je me rappelle seulement avec une précision chirurgicale ma réaction personnelle, formulée presque à haute voix dans la solitude de mon bureau tellement j'étais perplexe en raccrochant ; je me suis dit mot pour mot (et vous allez voir que je me parle sans ambages, j'eusse aimé que vous en fissiez toujours autant) : « Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? ».

Finalement vous m'avez téléphoné, mi-figue, mi-raisin, pour m'annoncer qu'« on », qu'« ils », avaient trouvé un titre : *La fournaise de l'hiver*. Vous aviez l'air de vous excuser, ma réaction vous a soulagé, j'ai dit, et je le pensais : « C'est un excellent titre ! » Vous avez babillé votre joie : « Oui, enfin, oui, non ? Pas mal, hein ? Un peu... mais dans le fond, hein ? » Je vous comprenais, c'était un titre commercial, un titre très pute, mais quand on écrit ce que j'écris, on ne peut pas se plaindre de ce genre de racolage. Cependant je sentais chez vous une presque gêne qui vous rendait sympathique. N'empêche que ce jour-là, comme tant d'autres, vous êtes resté dans le non-dit...

Dès le début de nos échanges, vous m'aviez aussi demandé si je ne possédais vraiment aucun autre texte à vous proposer. J'étais flattée de votre intérêt, et ça tombait bien, oui, j'en avais un, plutôt la moitié d'un.

Je l'avais déjà soumis plusieurs fois à des éditeurs et toujours il avait été reçu très favorablement, mais on s'était accordé à le trouver trop court, incomplet. Il s'agissait de mémoires, du récit autobiographique de ma naissance, de mon enfance, du début de mon adolescence. Un truc soufflé indirectement par l'Homme aux yeux jaunes, le catalyseur adoré de toute ma littérature. Il m'avait donné pour sujet : Parle de tes amants préférés, enfin, de ceux qui ont vraiment compté pour toi. Je m'étais lancée dans la confiance qui très vite s'était muée en souvenirs d'enfance, et en autopsychanalyse, et d'ailleurs, ça s'appelait : *Autopsychanalyse d'une gourgandine*. Inutile de préciser que le titre avait effaré l'unanimité de mes lecteurs, et je crois que quand je vous l'ai adressé, il s'appelait déjà plus sobrement *La Volage*. Je crois aussi que c'est pour vous que je l'ai complété, parce que vous aviez été suffisamment dithyrambique à son sujet pour me donner envie de le nourrir, sinon de l'achever. Bon, je vous l'envoie. Il vous plaît. Autrement, comment expliquer vos exclamations exultantes au bout du fil ? Vous laissez même entendre, entre deux éloges dûment syncopés, deux phrases que seuls l'admiration et l'engouement pour mon texte vous empêchent de terminer, qu'il paraîtra peut-être, sans doute, oui, pourquoi pas, en septembre... J'entends entre vos soupirs d'extase qu'il s'agit là d'un grand honneur fait à mon manuscrit : la fameuse rentrée littéraire que vous n'allez pas jusqu'à évoquer mais qui apparaît en filigrane prometteur dans vos compliments, ne se sustente pas d'écrits médiocres, et se veut porteuse au contraire de talents appelés à croître, prospérer et se voir récompensés un jour.

Le livre est bien paru. Il a gardé son titre. Il m'a valu beaucoup de bonnes, d'excellentes critiques. Mais ce n'était plus la rentrée littéraire, nous l'avions dépassée de quelques mois. Je n'ai gardé aucune amertume de cela, éblouie que j'étais du bel à-valoir qu'il m'avait rapporté, de la reconnaissance médiatique supplémentaire qu'il m'offrait, de l'ouverture qu'il me permettait, élargissant tout de même un peu mon créneau jusque-là vraiment axé sur le sexe uniquement sexuel. Soudain apparaissait, dans mes écrits, un sexe psychique, philosophique. Enfin, il apparaissait plus nettement qu'avant. Mais vous, vous avez eu l'air... Comment dire ? un peu dépité, un peu blasé, déçu, chagrin, sans que je sache ce qui vous faisait bafouiller plus triste, boiter de la syntaxe plus bas, avorter de la formule plus vite. Voilà l'embêtant avec vous et le cœur du problème, on sent des choses et on ne peut que supputer, on ne peut que décréter : vous avez eu l'air... C'est chiant, Piotr, les gens qui ont l'air. Ceux dont on ne sait jamais vraiment ce qu'ils pensent. Ceux qui ne le disent pas, et on ne comprend même pas pourquoi, paresse, scrupule, lâcheté, éducation ? Ce n'est pas digne d'un lecteur, d'un directeur de collection de grande boîte comme l'AM. J'ai senti chez vous l'ombre d'un malaise quand il s'est agi d'éditer *La Volage*. Qui venait de quoi ? Vous voyez le hic ? Mon boulot d'écrivain, c'est d'écrire, pas de faire des diagnostics. Allez, je peux me risquer : la fin, la deuxième partie, celle que j'ai ajoutée pour atteindre la juste proportion d'un livre, n'était pas à la hauteur de la première ? Il y avait rupture de ton ? Promesse non tenue ? Sachant que j'ai écrit les deux parties à quelque dix ans d'intervalle, cela s'explique. Sachant aussi que mon héroïne, en l'occurrence moi-même, passe de

l'enfance à l'adolescence entre ces deux parties, cela se justifie aussi du point de vue du style, la narratrice grandit, mûrit et ne s'exprime pas de la même manière entre les premières et les dernières pages.

Mais dans le fond, peu importe. Le livre n'était pas mauvais, sinon jamais l'AM ne l'aurait édité. Je pense qu'il n'était pas si bon que vous l'aviez prétendu, pas si bon que vous l'aviez laissé espérer « là-haut », qu'on faisait un peu la gueule parce qu'il ne rapportait pas le bénéf escompté, et qu'on vous en tenait pour responsable. Quand j'ai annoncé qu'il y aurait une suite, vous avez mitraillé des borborygmes joyeux au téléphone, des encouragements, félicitations, remerciements, tout ça en vrac et révélateur d'une nouvelle inquiétude, qui s'est traduite par cette directive enfin obtenue après des mois de relances téléphoniques de ma part : « Oui bien sûr vous aurez un contrat, mais téléphonez à madame Truc, c'est elle qui doit le faire ! »

C'était nouveau. Auparavant je crois bien que tout était passé par vous, y compris les contrats. J'ai eu presque autant de mal à joindre cette madame Truc que j'en avais désormais avec vous, vous vous faisiez de plus en plus rare dans mon horizon d'écrivain. Quand enfin je l'ai eue au téléphone, elle m'a reçue très sèchement et m'a asséné d'emblée que oui, j'aurais un contrat, mais que l'à-valoir ne pourrait pas en être aussi conséquent que le précédent. Elle me faisait comprendre que *La Volage* ne leur avait pas autant rapporté qu'escompté, et qu'ils se mordaient les doigts de m'avoir lâché 140 000 francs sur la foi d'un enthousiasme de directeur quelque peu outrancier. 140 000 francs ! C'était pourtant dérisoire en regard de ce qu'une maison comme l'AM était capable de donner à l'époque dans l'espoir d'un best-seller.

Et d'ailleurs Piotr, vous me l'aviez à moitié confié un jour d'abandon, à moitié susurré, bredouillé, benouillé, haché, qu'ils n'étaient pas très contents, que le livre ne se vendait pas très bien, que ci, ça... J'avais dit naïvement : « Faites de la pub ! J'en entends tous les jours à la radio, de la pub pour les bouquins de l'AM ! ». À quoi vous aviez rétorqué : « Mais non ! non ! La pub, c'est pour les gens qu'on ne connaît pas, les bouquins qui ne se vendent pas du tout ! » Mes naïvetés avaient une limite, je ne vous avais pas cru.

Donc cette madame Truc me parle sur un ton presque aussi outré que si j'avais racketté ce Saint-Siège de l'édition pour lequel elle travaille et compte, me laissant entendre qu'on ne va pas risquer de se mettre sur la paille en m'octroyant une seconde fois la manne imméritée dont j'ai joui pour le tome 1 de mes souvenirs. Je demande seulement :

— Combien me donnerez-vous ?

— 80 000 ! lâche-t-elle avec une sorte de râle douloureux qui semble estimer encore abusif le salaire de mes piètres productions.

— Très bien, merci.

Si elle s'attendait à des protestations indignées, des demandes d'explication éplorées, un marchandage âpre, elle a dû être soulagée. Pour ma part, la nouvelle tarification de mes prestations ne m'a pas ulcérée, beaucoup d'auteurs je pense eussent été ravis de la perspective de cet à-valoir ; ce qui m'a chiffonnée, c'est le ton employé, autoritaire, hautain, comme si cette comptable s'adressait à une gamine prise en faute. Alors j'ai fait quelque chose de très vilain, et qui m'a

déchiffonnée, quelque chose d'aussi peu noble que tous vos tortillements, Piotr, pour ne pas me dire les choses en face, vos précautions oratoires, vos petites dissimulations de chat qui planque ses faiblesses, j'ai fait une règle de trois. J'ai mesquinement compté : *La Volage*, 375 pages, 140 000 francs. Pour 80 000 je leur en donnerai 260, ça ira bien.

Ainsi ai-je fait, et livré un manuscrit visiblement tronqué, puisque le récit s'arrête brutalement à un moment stratégique qui nécessite ostensiblement une nouvelle suite. Le procédé a sans doute choqué. Et vous, Piotr, comme vous avez dû avoir honte de moi !

Pour le coup, vous m'avez appelée. Rien sur la mai-greur inattendue de ce 2^e tome. Mais un embarras audible, qui cherche à cerner un faux problème.

— Oui, bien sûr, on a reçu, oui, oui, comme toujours, bien, très bien écrit... Mais... Enfin, on se demande... Violent, quand même, non, vis-à-vis de votre mère... Trop violent, on pense...

Quand vous me complimentiez, vous disiez « je ». Cette fois, il y a de la réserve dans l'air, et vous vous abritez, protégez derrière « on ». Vous circonlocutez, péniblement, revenez à la charge plusieurs fois :

— Ça fait règlement de comptes, un peu, quoi !

— C'en est un !

— Oui, mais... Ces termes ! Vous n'avez pas peur que...

— Non, Piotr, je n'ai peur de rien. Ces termes, j'y tiens. Changez mon titre, divisez mon à-valoir, je m'en fiche, mais je ne corrige pas un mot !

Table des matières

- Rue de Lourmel. Souvenirs télescopiques et télescopés.	3
- Toujours à propos de la rue de Lourmel. Suite des souvenirs, plutôt de leur disparition . . .	31
- Rue Huyghens. Fantaisies oniriques	35
- Réflexions et nouvelles fantaisies dans la rue Huyghens	45
- Encore...	55
- Et toujours...	61
- Au-delà des fantaisies, le délire	69
- Vaujany. Fantasma	79
- Retour à la réalité. Historique de mon rapport aux couilles	95
- Quelques couilles par-ci, par-là. Culture et histoire personnelle confondues . . .	111
- Souvenirs couillesques.	117
- Éloge des couilles poilues	125
- Rebondissement tiré par les cheveux.	129
- Hors Paires	155
- Quelques bijoux de famille (des perles, quoi !) . .	181
- Notre paire qui êtes aux cieux	193
- Déplacées	211
- Retour rue Huyghens. Le côté obscur de la force	217
- Réflexions à propos de l'épisode précédent. . . .	231
- Parlez-moi d'amour(ettes)	235

Du même auteur

Priapées

Françoise Rey et Patrick Barriot

HORS COLLECTION TABOU

SEPTEMBRE 2011

Souvenirs lamentables

COLLECTION LES JARDINS DE PRIAPE

SEPTEMBRE 2013

Ultime Retouche

COLLECTION LES JARDINS DE PRIAPE

NOVEMBRE 2013

La Peur du Noir

COLLECTION LES JARDINS DE PRIAPE

MARS 2014

La Femme de papier

COLLECTION LES JARDINS DE PRIAPE

MAI 2014

Des camions de tendresse

COLLECTION LES JARDINS DE PRIAPE

AVRIL 2015

Le Bal des Cochons

COLLECTION LES JARDINS DE PRIAPE

SEPTEMBRE 2016

Françoise Rey

Les attributs du sujet



Elle croise par hasard Piotr, un ancien éditeur qui l'a lâchement oubliée depuis des années. Fidèle au souvenir qu'elle en avait, il enchaîne compliments et protestations d'amitié et l'implore presque de lui envoyer un manuscrit. Elle accepte, à condition qu'il lui fasse au préalable un signe : coup de téléphone, courrier, peu importe. Ce signe ne viendra jamais. Décidément, se dit-elle, cet homme n'a jamais eu de parole ni d'audace. Pas de couilles. Au sens symbolique du terme, s'entend.

De souvenirs en séquences oniriques, de réflexions en fantasmes, elle se promène au gré de ses mémoires et fantaisie sur ce thème sensible des attributs virils dont on pense généralement qu'ils signent l'homme et son tempérament. Ici, le héros, ce n'est pas Piotr, mais son scrotum mystérieux, planqué, traqué, remis en question et débusqué enfin, mais à quel prix !

Françoise REY, après une enfance et une adolescence grenobloises, suit des études de Lettres, puis enseigne deux ans en Vendée avant de s'établir, en 1976, dans la région beaujolaise. Mariée, mère de trois enfants, elle a été professeur dans un collège de campagne. Elle devient célèbre grâce à la littérature érotique (plus de 30 livres publiés à ce jour). Nombreux sont ceux qui la considèrent comme la "grande dame de l'érotisme contemporain".

Photo de couverture : Sad Story par Michal Sosna

COLLECTION



www.tabou-editions.com

ISBN édition papier : 978-2-36326-051-2
ISBN numérique PDF : 978-2-36326-652-1
ISBN numérique Epub : 978-2-36326-653-8